

La psychanalyse a pour objet et moyen de son action la parole singulière de l'analysant émergeant grâce à la règle fondamentale de l'association libre et de son pendant : l'attention flottante de l'analyste. Impliquer la psychanalyse dans une appréhension globale de *L'Humain*, – en somme : essentialiste – c'est prendre le risque de collaborer à l'idéologie commune et dominante, fût-ce – comme dit Lacan dans *Télévision* – « au titre d'y protester ».

D'une manière quelque peu provocante, on peut affirmer que pour exister la psychanalyse doit récuser *a priori* toute référence à *L'Humain*. Elle doit refuser de limiter son écoute sous la contrainte d'idéaux – dits universels ou naturels – opposables à la parole de « chaque un » et de normaliser la parole.

Cependant, on ne peut manquer de constater que cette position implique aussi ce qui la subvertit. La psychanalyse suppose, en effet, qu'il existe pour le sujet affecté du langage – le *parlêtre* – la possibilité d'un « bien dire » quant à ce qui le contraint. La cure a pour but de permettre cette énonciation. Les cures singulières participent, par ailleurs, à la construction d'un savoir à la disposition de tout sujet : la théorie psychanalytique qui fait effet dans la civilisation.

*
* *

La seule contribution possible de la psychanalyse à l'anthropologie sera donc à la fois limitée et exigeante. Tout ce qu'elle peut dire de *L'Homme* – comme individu ou acteur dans une société – est que chaque *sujet* est tenu à l'énonciation du « bien dire » au regard de son désir singulier dans le rapport au Réel¹. Elle constate cependant, comme le montre l'histoire, que les énonciations singulières sont conditionnées par des liens sociaux, ce que Lacan appelle des *discours*. Il est patent que les discours – hormis celui de l'analyste – tendent à clôturer les possibilités pour le *parlêtre* d'accéder au « bien dire » dès lors qu'une société se légitime de l'existence d'un « Bien » opposable à chacun de ses membres. Dans cette mesure, la psychanalyse examine aussi de manière critique les discours par lesquels la parole singulière est plus ou moins contrainte dans une société.

Contrairement à l'éthique de la science qui exclut le sujet du rapport au Réel – une expérience n'est possible que si aucun sujet ne la perturbe du fait de son désir –, l'éthique analytique exige que le sujet reconnaisse qu'il est pris dans un rapport au Réel. Cependant, ce Réel est défini par la psychanalyse comme ce qui est impossible à représenter ou à dire. On est en droit de se demander si, faute de pouvoir se colleter à un objet si difficile à saisir, la psychanalyse ne risque pas d'être aussi peu fondée que la théologie ou la philosophie qui ne recherchent – par la glose et la référence – que ce qu'elles savent déjà. La psychanalyse se prémunit de ces délices trompeuses car elle vise une épreuve du Réel dans son dispositif même.

Cette épreuve se réalise grâce à un dispositif d'une surprenante simplicité. L'analyste est, pour l'analysant, en place de semblant du Réel dans une rencontre effective. Lacan a donné pour illustrer cela l'exemple du « mort » au bridge. Ce joueur étale son jeu, le rend visible et permet à son partenaire comme à ses adversaires de faire un certain nombre d'hypothèses pour s'engager dans la partie. Ainsi, en énonçant la règle fondamentale, l'analyste abat son jeu qui conditionne le régime de discours dans l'analyse. L'analysant n'aura de cesse de tenter de s'y soustraire et de contraindre l'analyste à défaillir. Le piège principal étant que de manières différentes analysant et analyste se satisfont de la relation, qu'ils trouvent à s'y conforter mutuellement – même s'ils l'ignorent ou ne le « veulent » pas. Or, il appartient à l'analyste de veiller à ce que le discours de l'analysant se heurte à ce qui ne peut être dit ou représenté. Freud avait évoqué à cet égard le « roc de la

¹ La majuscule ici renvoie à la catégorie logique que Lacan a constituée : le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique

castration » et la compulsion de répétition sur lesquels l'association libre n'avait pas prise. Il y voyait comme un obstacle au travail de l'analyse. Lacan considère que c'est vers cet indicible que conduit la cure.

Afin de percevoir quelles sont les causes de cette orientation, nous proposons une approche de la théorie développée par Lacan pendant près de cinquante ans. Et nous indiquerons quelques-unes des questions qui, aujourd'hui, s'en déduisent avec force.

*
* *

À grands traits on peut distinguer trois conceptions de l'appareil psychique humain chez Lacan. Aucune de ces trois conceptions n'exclut l'autre, mais la dernière apparaît comme une formalisation plus générale des cas particuliers que représentent les deux premières. Il s'en suit que l'intuition est moins satisfaite à mesure que progresse une logique plus rigoureuse, plus abstraite et moins susceptible de trouver un support imaginaire.

- La première approche est centrée sur la fonction de l'Imaginaire. L'homme y est conçu comme aliéné dans son rapport à sa propre image diffractée ultérieurement sur ses semblables.
- Le second point de vue se réfère à l'ordre Symbolique dont le langage est à la fois le médium et la condition. L'homme est aliéné au discours de l'Autre. Cependant, une parole singulière peut être tenue. Là où « ça » parle, « je » doit dire. C'est dans cette optique que Lacan opère son « retour à Freud » par la relecture systématique de ses textes.
- Le troisième moment théorique concerne ce qui dans l'expérience humaine n'est ni imaginable, ni symbolisable. Lacan lui donne le nom de « Réel ». Il cherchera à en donner des formalisations par des procédés d'écriture (mathèmes), des graphes et des références topologiques.

Prédominance de la fonction imaginaire

Le texte le plus caractéristique de cette conception est « Le stade du miroir...² », mais il convient aussi de considérer avec attention « L'agressivité en psychanalyse³ ». Dans la veine freudienne de *l'imgo*, Lacan interroge la manière dont l'individu ou le sujet – la différence entre les termes est encore floue – se constitue dans un rapport illusoire à l'autre (que nous dirons petit autre ou le semblable) à partir de l'image de son propre corps.

Avant de pouvoir s'exprimer par le langage, l'enfant – à partir de six mois – se reconnaît dans l'image que lui renvoie le miroir. Il convient de noter que cette reconnaissance semble d'autant plus précoce et satisfaisante – l'enfant « jubile », dit Lacan – qu'un tiers regard y est impliqué. En somme, c'est lorsque l'enfant se *voit vu porté* dans les bras de la mère devant le miroir qu'il se reconnaît comme « Un » au-delà de ce que sa maturation neurologique lui permet. On comprend vite que le miroir est aussi le regard de l'autre. Pour se voir, il faut être regardé. Cela ne concerne pas seulement la prime enfance.⁴

² Jacques LACAN, *Écrits*, Seuil, 1966, p.93

³ Jacques LACAN, « L'agressivité en psychanalyse » in *Écrits*, op. cit., p.113

⁴ Freud est ferme sur ce point : rien de ce qui a été expérimenté par l'individu ne disparaît. Même si les représentations sont soumises au refoulement, elles demeurent potentiellement actives. Ainsi, la manière dont l'enfant établit sa relation au miroir influence ses attentes imaginaires tout au long de sa vie, même s'il n'en a pas conscience. De plus, le Symbolique n'annule pas les effets de l'Imaginaire mais les tempère plus ou moins. Parfois la discordance entre l'Imaginaire et le Symbolique est telle que l'appréhension du corps et de ses fonctions en est grandement affecté. Cela s'observe transitoirement durant l'adolescence ou plus durablement dans l'anorexie ou la transsexualité psychique.

L'image de soi est un *alter ego* qui anticipe l'*ego*. Cette opération suscite une sorte de ravissement ambivalent dont la composante haineuse ne saurait être exclue. À cet égard, Lacan est proche du point de vue hégélien et sartrien. L'identité s'établit par une lutte des regards aliénants/aliénés. En effet l'autre – ou mon image – est ce qui me saisit (aliénation imaginaire) en même temps qu'il me fait *exister*, mais – pour une part – comme étranger à moi-même. Cette disposition imaginaire est la source d'une agressivité très précoce dont Mélanie Klein avait pu noter les effets très puissants dans le développement libidinal du tout jeune enfant. Elle rejoignait ainsi à quelques siècles de distance l'observation de « l'envie » réalisée par saint Augustin observant la plénitude de son pair à la mamelle.

S'en déduit une psychologie de l'image instable de soi et de l'autrui dont l'amour passion et ses renversements ravageurs sont les manifestations les plus évidentes. Jusqu'à la haine de soi. La psychose paranoïaque est alors comprise comme un paroxysme de cette lutte des regards meurtriers. Dans sa thèse de doctorat, Lacan étudie le cas d'une érotomane qui s'apaise après avoir tenté de tuer en la personne de l'autre aimée le regard aliénant où elle se perd.

Cette conception « imaginaire » soulève de nombreuses questions dont celles des conditions d'accès à une image de soi suffisamment stable pour permettre d'entrer en rapport avec autrui sur un mode pacifié. Comment, par exemple, est-il possible d'aimer *son prochain comme soi-même*, tâche éminemment civilisatrice que Freud jugeait véritablement hors de portée de l'homme dans *Malaise dans la civilisation*⁵.

La psychologie américaine, devenue hégémonique dans les années 1950, apportait une réponse quelque peu simpliste à cette question : on devenait un *moi* fort parce qu'on avait reçu une bonne éducation. On est fort parce qu'on a des identifications (parentales) fortes ou, qu'à défaut, on peut rencontrer un thérapeute ou quelque autre modèle de personnalité forte. L'individu « mature », identifié aux autres forts, est capable de s'adapter à son environnement et de gérer les exigences de ses pulsions tout en se conformant aux limites de satisfaction imposées par la société. Les parents, les chefs, les maîtres et, au total, l'idéologie dominante se définissent comme des figures modèles dont la contestation est déjà un signe pathologique, voire d'opposition à la société⁶.

On ne peut éviter de se demander ce qui a rendu ces modèles eux-mêmes forts ou faibles... Certains y voient encore l'effet de prédispositions naturelles transmises par l'hérédité ou la race. L'inégalité sociale⁷ ne fait qu'exprimer des différences naturelles – naturellement sélectionnées lors de l'évolution de l'espèce – qu'il n'est pas judicieux de vouloir contrarier par le fait de l'éducation.

À partir de l'expérience de la relation entre analystes et patients, Lacan met en garde les praticiens contre l'usage des liens imaginaires dans la conduite de la cure. Celle-ci ne peut pas être un processus d'identification, même si dans les premiers moments de la relation analytique, l'identification tend à occuper le premier plan. Tout au contraire, le sujet doit pouvoir accéder à un discours qui est le sien, se séparer de ceux auxquels il se trouve soumis et qui lui dérobent sa parole singulière. C'est d'ailleurs ce que Freud avait compris et permis en instaurant la règle de l'association libre. Il n'est plus ici question d'image pour soi ou pour autrui, mais de langage et de parole dans le rapport à la vérité.

⁵ Sigmund FREUD, *Das Unbehagen in der Kultur*, 1929, *Le Malaise dans la civilisation*, 1934, puis PUF.

⁶ La voie de la *pathologie* est ouverte par le savoir médical aux personnes des catégories sociales aisées ou supérieures qui doivent être aidées. Les classes laborieuses ou les minorités – raciales, sexuelles ou religieuses – sont assignées à la délinquance ou à la marginalité et sont l'objet de répression ou de l'exclusion.

⁷ C'est la thèse sociobiologique que certains tentent de « justifier » scientifiquement de manière récurrente. Voir la question de la *Bell curve*. *The Bell Curve : Intelligence and Class Structure in American Life*, 1994, écrit par le psychologue Richard J. Herrnstein et le politologue Charles Murray, tous deux américains. Selon eux, le QI est un élément qui influe sur les revenus, la criminalité, etc. Ces auteurs définissent une « élite cognitive » et abordent la question des différences d'intelligence selon l'appartenance ethnique.

Prédominance de la fonction symbolique.

Lacan part d'un constat : dans la cure, le seul moyen mis en œuvre est la médiation du langage. La psychanalyse « se reconnaît aux moyens dont elle se prive⁸ », sa radicalité est exclusivement dans l'écoute et l'interprétation. Lacan ne cessera jamais d'insister sur ce fait essentiel : tout ce dont dispose l'analyste pour conduire la cure, il le tient du patient, de ce que dit le patient. Tout ce que le psychanalyste observe – il voit le patient –, croit deviner ou comprendre doit passer par l'épreuve d'un acte de parole du patient. C'est le moment du « retour » à Freud. L'analyse est considérée comme un travail de déchiffrement rendu possible parce que *l'inconscient est structuré comme un langage*. L'être humain est un parlêtre soumis aux lois du signifiant.

Ce dont il est question dans la psychanalyse ce n'est pas l'adaptation d'un organisme à son milieu (référence biologique⁹), ni la conformité d'une personne à des rôles sociaux¹⁰, mais l'énonciation par un sujet d'une parole singulière que la structure générale du langage permet. Depuis les tout premiers travaux de Freud, on sait que cette parole est de contrebande, étrangère – si ce n'est même opposée – à la volonté du locuteur. « Ça » parle dans le rêve, dans l'acte manqué et le symptôme. L'inconscient est le lieu de cette parole singulière soumise à l'oubli, dissimulée sous la contrainte du refoulement. La cure a pour but de permettre au sujet de retrouver ces éléments de parole singulière dont il est privé.

Cela suppose aussi que le sujet prenne la mesure de la manière dont il est intéressé à cette privation, à ce renoncement. Cela est crucial si l'on veut comprendre comment il se fait que la demande de guérison, la demande de cure, est toujours accompagnée de son mouvement contraire qui vise à maintenir le refoulement, à préserver le symptôme et à faire que « tout change pour que rien ne change¹¹ ». En ce sens on comprend ce qui différencie le symptôme analytique du symptôme médical. Ce dernier est en général ce dont, sans ambiguïté, on souhaite être débarrassé par l'art du médecin. Ce symptôme n'a pas d'adresse et ne signifie rien¹². Le symptôme analytique est au contraire un « objet » infiniment plus complexe qui devra être progressivement déconstruit pour aller du prétexte au texte ou, comme le suggère Lacan, aller de la demande au désir.

La cure analytique, le transfert.

L'analyse commence par une demande d'aide – relativement à une souffrance¹³. Cette demande apparaît vite comme demande d'un objet que le psychanalyste est supposé détenir. Radicalement, c'est une demande d'amour, infantile dans son fond, mais effective dans l'expérience de la cure. Cette demande d'amour est constitutive du transfert sans lequel la cure ne pourrait ni commencer ni évoluer. Cependant, au long de la cure, ce transfert doit cesser en devenant progressivement sans objet. La réticence de l'analyste à satisfaire les demandes de son patient conduisent celui-ci à envisager moins la nature de ce qui est demandé que de saisir sa position de sujet demandeur.

⁸ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Écrits*, 1966, p. 257.

⁹ Selon le vœu de nombreux praticiens – le plus souvent étatsuniens – opposés en cela aux arguments de Freud lui-même, il fallait que la psychanalyse reste une spécialité médicale.

¹⁰ L'*ego-psychology* a formulé le principe selon lequel la santé psychique devait permettre l'adaptation de l'individu aux exigences de la vie en société. L'*american way of life*, représentait la société idéale où l'individu mature pouvait trouver, en y tenant le rôle adapté à ses compétences, la satisfaction de ses besoins aussi bien matériels que psychologiques et sociaux. Dans ce cadre, la mise en cause du modèle social est déjà un signe de pathologie.

¹¹ Giuseppe Tomasi di LAMPEDUSA, *Le Guépard*, 1958

¹² On sait que ce modèle « pur » est quelque peu battu en brèche dans la réalité puisque nous choisissons notre médecin selon des critères où la subjectivité ne manque pas d'avoir une part importante. Tout de même dans les cas d'urgence, le malade – fût-il inconscient – tirera profit de soins appliqués par un praticien inconnu.

¹³ On n'entre pas en analyse sous l'effet des exigences d'un tiers, mais à partir du moment où la souffrance éprouvée – et faire souffrir, ou croire faire souffrir, autrui peut être une souffrance – est ressentie comme énigme à propos de laquelle le sujet se suppose détenteur d'une vérité qu'il ne peut découvrir *de son propre fait*.

L'accès à la vérité de ce qui concerne son désir vient à l'analysant par l'assèchement de ses demandes.

La conduite de la cure doit être conforme à cet objectif. L'analyste et son analysant¹⁴ sont cependant en butte à bien des obstacles sur ce chemin. Il y a d'abord les obstacles imaginaires qui sont si actifs dans la demande d'aide (versant analysant) et la propension à croire pouvoir y répondre versant analyste). Avec beaucoup de finesse, Lacan insiste sur la part que l'analyste peut avoir dans ces fourvoiements. Au lieu d'en attribuer les causes aux caractéristiques de l'analysant – toujours « trop » ou « pas assez » conforme à ce qui serait un idéal du bon « analysable »¹⁵ –, il faut examiner ce qui est à l'œuvre chez l'analyste. « La résistance vient de l'analyste¹⁶ ». La formation de l'analyste aura donc pour but de lui permettre d'être assez au clair avec ce qu'il vise dans l'exercice d'une telle profession pour que la méconnaissance de son propre désir ne vienne pas obérer le travail de l'analysant. De ce point de vue, l'opposition est totale avec les idéaux de la formation par le renforcement du moi de l'analyste prôné par les instances internationales de la psychanalyse¹⁷.

L'analysant, pour sa part, cherche à renforcer son moi, particulièrement dans le début de la cure. C'est que ce moi – déjà bien trop puissant – est une sorte d'idéal, fait de toutes ses identifications, qui lui donne le sentiment d'une certaine complétude, de posséder une certaine identité. Ce qui n'est pas faux, mais est trompeur. L'analyste veille à ne pas entériner le mensonge que l'analysant s'adresse à lui-même. En effet, l'analyse est un dispositif dans lequel le mensonge est impossible, si l'on entend que nul autre que l'analysant ne peut être victime de la dissimulation de la vérité de son désir. C'est pourquoi l'analyste est délivré de toute vérification factuelle des dires de l'analysant. Par contre, il lui incombe de faire valoir auprès de celui-ci l'importance de son dire. Parmi tout ce que la règle fondamentale permet de dire, pourquoi par exemple, tel énoncé vient-il plutôt que tel autre ?

Le sujet de l'énonciation se révèle en contrepoint de ses énoncés. Le déni – « n'allez pas croire que je vous parle de ma mère » – et le paradoxe – « je vous mens, croyez moi » – sont deux modalités caractéristiques de la conquête de la parole dans l'analyse. Dans cette mesure l'acte analytique de l'interprétation ne consiste pas à nier le déni ou à renverser le paradoxe. L'analyste n'a pas à faire montre de savoir ou de quelque capacité à ne pas être dupe mais il doit pointer en quoi le sujet est, à tel moment de son énonciation, du côté de l'ignorance décidée ou de la négation du pacte de parole qu'implique la règle fondamentale de l'analyse que Freud avait formulée sous ses deux versants : association libre et écoute flottante.

L'interprétation n'est pas la révélation de type initiatique – si ce n'est religieux – d'un secret que l'analyste aurait pu découvrir dans les propos de l'analysant ou qu'il posséderait en qualité d'initié ou de maître. Elle est plutôt de l'ordre d'un travail commun de l'analyste et de l'analysant dans les fluctuations de l'énonciation. On peut se risquer à parler de ce qui est ainsi « inter prêté » pour faire entendre le caractère à la fois commun de l'élaboration – inter – et provisoire de celle-ci – prêté. On le voit, par exemple, à propos de l'interprétation des rêves récurrents ou de la manière dont sont évoqués et ressassés des éléments de la biographie au cours d'une cure. Ceux-ci n'apportent pas de

¹⁴ Ce participe présent – au lieu du passif « analysé » – montre que c'est au présent et comme acteur que l'analysant participe à l'analyse.

¹⁵ À ce propos on sait que : qui arrive en retard à la séance est un opposant, qui arrive en avance est un anxieux et, à l'heure, un obsessionnel.

¹⁶ Jacques LACAN, *Le séminaire, Livre I* « les écrits techniques de Freud », 1953-1954, Seuil 1975

¹⁷ L'IPA (Association Psychanalytique Internationale) fondée en 1910 au congrès de psychanalyse de Nuremberg est progressivement devenue une instance quasi exclusivement étatsunienne qui définit les pratiques et les modalités de formation standards des psychanalystes. Dans les années 1950, elle érige l'*ego psychology* et ses concepts comme « norme » universelle de la psychanalyse. Elle exclura Lacan et ses partisans du corps des psychanalystes reconnus officiellement.

contenus plus « secrets », ou encore plus « profonds¹⁸ », mais pointent – à la charge de l'analyste de s'y situer judicieusement – les variations de la dialectique par laquelle le sujet dégage sa parole dans l'intersubjectivité de la cure.

La structure, le désir.

L'élaboration lacanienne centrée sur le primat de l'ordre symbolique se réfère à ce qui a été nommé, avec plus ou moins de précision et de constance, le structuralisme. Lacan emprunte à la linguistique¹⁹ dans la suite de Ferdinand de Saussure l'idée que le signe linguistique possède deux faces : celle du signifiant et celle du signifié qui ne sont pas naturellement liées et dont la liaison peut être variable. À la différence des procédés de communication animale – faite de signaux sans ambiguïté – le sens des signes dans le langage humain se réalise dans l'interlocution qui doit sans cesse lever les équivoques. Ce que je veux dire n'est pas ce que je dis et peut être entendu encore d'une autre manière. Certes, cela est bien connu : c'est le malentendu dont chacun peut faire l'expérience. Mais Lacan va plus loin.

« Le mot est le meurtre de la chose²⁰ », dès lors qu'on parle il y a perte et celle-ci s'applique à la manière dont le sujet veut se signifier. Le sujet se perd dans le moment où il veut énoncer son être. C'est une condition proprement tragique qu'impose le langage. L'homme est ainsi désigné par Lacan comme un « parlêtre » qui ne peut être identifié ni à son individualité biologique, ni à ses caractéristiques sociales. De plus, il est porteur d'une « refente », une sorte de scission interne, souvent désignée par le mot allemand « Spaltung » que rien ne peut venir réduire. C'est pourquoi le sujet sera désigné par Lacan comme « sujet barré », « sujet du manque » ou encore « sujet de l'inconscient ». Ce n'est plus le sujet plénier des philosophes.

Le sujet ne cesse pas de vouloir ignorer la souffrance liée à sa division constitutive ou, à tout le moins, de chercher à en atténuer les effets. Il entend préserver le mirage de sa complétude imaginaire et, à défaut, se rendre conforme à la demande d'autrui. Cette demande, que d'ailleurs il peut entendre de façon tout à fait erronée, semble lui indiquer ce qu'il « est » ou ce qu'il « doit être ». Il est alors d'autant plus désemparé quand il constate l'inanité de ses efforts auprès d'autrui pour le satisfaire.

Les anthropologues – notamment Lévi-Strauss – ont mis en évidence la force du langage qui ordonnance le monde humain, particulièrement du fait des lois de l'alliance et de la filiation qui subvertissent celles, naturelles, de la copulation et de l'élevage des petits. Il est remarquable que les lois de la culture, ou de la civilisation, veillent à toujours éloigner dans le temps et dans l'espace (pas maintenant, pas cet objet) les moyens de satisfaction du désir. Toute société suppose de telles lois²¹. Lacan en déduit que les mots créent le monde des objets. Les signifiants *Père ou Oncle de, Femme ou Sœur de, Fils de*, etc. imposent aux sujets une existence qui n'est jamais conforme à l'intimité de leur expérience comme Êtres. Il y a perte de l'Être dans toute nomination. Cependant, c'est le seul moyen dont chacun dispose pour être reconnu et se reconnaître, être capable de tenir un

¹⁸ La notion de « psychologie des profondeurs », utilisée par certains, manifeste qu'ils se situent en dehors du champ de la psychanalyse – et de son éthique. C'est le ressort de la séduction qu'ils exercent à peu de frais sur le public. Ils se placent en effet du côté de la « père version » soit : la position d'un maître soustrait à la loi commune de la « castration ». Fétiche, crosse ou gourdin, ils exhibent ce qu'ils prétendent pouvoir donner et sur la foi de ce mensonge on les aime et on les suit.

¹⁹ L'œuvre de Ferdinand de Saussure a initié l'approche structurale du langage. Dans cette perspective, les signes, les mots, les règles de la grammaire n'ont pas de significations intrinsèques et encore moins « naturelles ». C'est la manière dont des lois les différencient et structurent leurs agencements qui permet que la signification apparaisse.

²⁰ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Écrits*, op. cit., p. 319

²¹ Le principe reste constant, même s'il est effectué de manières très diverses. Ce qui a permis les bévues de certains anthropologues, comme ceux dits « culturalistes » comme Margaret Mead, qui ont cru pouvoir démontrer, avant de réviser leur point de vue, que certaines sociétés ne connaissaient pas d'interdits « sexuels » pour leur plus grand bien-être.

rôle compatible avec la fonction symbolique à laquelle il est assigné – sans y « croire » trop absolument. L'identité n'est pas réductible à l'identification. On voit ici une analogie avec ce que Freud avait décrit comme « Complexe d'Œdipe » et de castration²² dans le cadre de la famille bourgeoise de son temps centrée sur la triangulation père, mère et enfants.

La fonction paternelle

Les cas rapportés par Freud dans les *Cinq psychanalyses*²³, l'ont d'emblée convaincu que le père est toujours en cause dans l'appareil psychique de ses patients. Mais qu'est-ce qu'un père ? Est-ce l'abuseur évoqué par certaines hystériques ou celui qui, comme le père de *Dora*²⁴, est au contraire incapable de protéger sa fille, de dire la loi ? Est-ce le père de « L'Homme aux rats » qui a imposé, *post mortem*, à son fils le règlement d'une dette ou l'écrasant père de *Schreber* qui surgit comme un dieu jouisseur dont Freud dressera le portrait comme « père de la horde » dans *Totem et tabou* ? La psychologie s'est emparée de la question du père en cherchant à définir les qualités et comportements requis pour être un « bon père », elle a fait de même, d'ailleurs pour définir la « bonne mère ».

Lacan reprend la question à nouveaux frais. Dans ses textes et séminaires des années soixante, il est progressivement conduit à mettre en évidence la fonction de la Loi symbolique articulée avec la fonction paternelle. La référence imaginaire étant mise au second plan, Lacan n'identifie pas le père à des caractéristiques qualitatives (bon, fort, etc.). Il pointe même que quand le père « fait le père » dans ces registres il risque de ne pas accomplir sa fonction. Celle-ci est présentée d'une manière assez surprenante pour la psychologie commune : le père est toujours un père mort qui existe comme Nom-du-Père. C'est-à-dire comme un signifiant mais sans signifié²⁵.

Ce signifiant sans signifié n'opère cependant que s'il n'est pas lettre morte ce qui pour l'enfant suppose que la mère s'y réfère comme ce qui gouverne son désir. Désir de la mère porté non tout entier vers le rejeton qu'elle a mais vers ce que le père possède et qu'elle n'a pas. En conséquence : interdiction pour l'enfant d'être l'objet de sa mère. Nul n'est ce qu'il a, car bien sûr les « papas » ne sont pas moins soumis que les « mamans » à cette règle, ce que l'opinion commune souvent ne comprend pas.

Si le mythe d'Œdipe, mis au premier plan de son œuvre par Freud, a quelque signification, ce n'est pas de figurer les enjeux imaginaires – jalousie, rivalité, pouvoir – de la famille bourgeoise. Ce qui est en cause – par delà les scénarios variables de l'histoire – c'est d'inscrire l'émergence du sujet sous le double chef de la séparation et de l'incomplétude. L'homme devient sujet par la perte et la séparation quand l'animal, pour sa part, s'accomplit dans l'adéquation à son biotope et à ses semblables. Harmonie qui assure la satisfaction de ses besoins à point nommé. Là où la nature propose l'accouplement, nous avons l'alliance et au lieu de la reproduction la filiation. Le serment et la responsabilité : actes de parole fondateurs. C'est dire assez que toute potentialité de défaillance existe. Toutes les sociétés ont veillé à sanctionner avec la plus grande rigueur les manquements à ces règles.

²² Cette castration n'est pas réelle, mais elle est éprouvée imaginairement. Le sujet se vit comme « privé » de son dû, menacé de perdre ce qu'il possède, victime d'un autre tout puissant et malintentionné. La résolution du complexe passe par une symbolisation : la castration est prodiguée par « un père » qui renonce à sa force pour énoncer la Loi qui fonde le désir.

²³ Sigmund FREUD, *Cinq Psychanalyses*, (Cas présentés en 1909 à la Clark University), P.U.F, 1954

²⁴ Le cas de *Dora* est présenté dans les *Cinq psychanalyses*.

²⁵ M. Legros peut parfaitement être mince. Il arrive toutefois que certains sujets – à la structure psychotique – veuillent trouver un sens à leur nom propre. Dans ce cas, qui porte un nom d'oiseau pense qu'il *doit voler*, mais bien des patients se donnent un nom secret dont ils pensent saisir la signification puisqu'au demeurant ils la lui ont attribuée... Il faut aussi examiner le cas des sujets entendant « se faire un nom » reconnu par les autres grâce à une œuvre. Lacan montre comment cette entreprise permet à J. Joyce de trouver une issue à sa psychose grâce à son nom d'écrivain reconnu par les critiques.

À l'heure actuelle les sociétés occidentales mettent en cause ce qui est désigné comme l'ordre patriarcal, voire « phallocratique ». Cette récusation sociale – comme le montrent les changements dans la conjugalité et la paternité – s'opère au nom de la liberté individuelle et de la sincérité des sentiments. Bien des voix s'élèvent pour prédire que le refus de l'hétéronomie conduit à l'anomie. Les intégrismes religieux – voisinant avec des courants laïcs aux penchants totalitaires – recueillent une certaine faveur des plus désorientés²⁶ de nos contemporains en aspirant au retour de « Du-Père ». Il y a à cet égard bien des espoirs erronés. Pour corriger les effets parfois déconcertants de la liberté individuelle et de la sincérité, doit-on en revenir à la contrainte collective et à la normalisation des élans singuliers ? Ce monde « postmoderne » n'est sans doute pas si privé de la fonction symbolique que les formes instituées de paternité exprimaient. Comme le disait Lacan, « il faut se passer du père pour s'en servir ». C'est pourquoi il a évoqué vers la fin de sa vie « les noms du père » au lieu du « Nom-du-Père » qui avait une connotation à la fois sacrée et trop exclusivement rattachée à une fonction familiale.

Sauf en politique ou dans les affaires commerciales²⁷, la fonction des noms du père semble continuer d'opérer comme en témoigne l'engagement de la parole qui, sans être énoncé en principe moral à chaque instant, demeure ce par quoi les sujets aspirent à gouverner leur existence. La difficulté qui, elle, va croissant c'est que le risque de désaccord sur l'objet de l'engagement n'est pas réduit par une norme tierce imposée à tous. Mais enfin, si les hommes errent et en ont tout de même conscience, c'est par rapport à des repères qu'ils en prennent la mesure et, d'une certaine façon, ne cessent de souffrir. La contrainte de la structure ne s'efface pas du seul effet de la volonté ou du « divertissement » – au sens pascalien.

Les objectifs de la psychanalyse sont modestes au regard des « structures élémentaires de la parenté »²⁸ qui varient apparemment si considérablement. Bien évidemment, elle n'a rien à dire concernant quelque essence de l'Être – en ce sens, elle n'est ni un humanisme ni une religion. Elle peut seulement donner au sujet qui le souhaite les moyens de reconnaître qu'il est désirant et de ne pas « céder²⁹ » sur ce point.

²⁶ Ce trouble peut être de deux ordres. Individuel, c'est celui du sujet qui ne pense pas pouvoir contenir les pulsions ou les « penchants » qui lui font horreur. Il en appelle à la restriction de la liberté de tous pour n'avoir pas à se confronter à la sienne. Collectif, il s'agit alors de ce que nous imposons, par la mondialisation libérale, comme une invalidation des modes de vie et de croyances de peuples entiers. Certes, les dictatures et la manière dont sont traitées les femmes dans de multiples pays n'ont rien pour attirer notre accord. Cependant, il faut bien constater que les « libérations » que nous souhaitons imposer sont par trop le fait des puissances qui, dans le même temps, continuent de piller les richesses de ces sociétés tout en prétendant libérer les personnes que, par ailleurs, elles contraignent au travail quasi forcé dans les bagnes industriels délocalisés. En somme, l'occident propose un modèle de libération paradoxal. Avec les ruses de la « belle âme » il se satisfait des idéaux où il se mire, sans reconnaître les cultures dont il veut corriger les « errements » et leur refuse les droits concrets dont il ne veut pas payer le prix, à commencer par celui du travail réalisé à son profit exclusif. Ce genre de violence symbolique favorise la violence effective. Laquelle, lorsqu'elle se réalise semble donner le « droit » – divine surprise – à la puissance impériale et à ses alliés d'intervenir militairement pour rétablir l'ordre et installer le progrès. Avec les succès que l'on sait.

²⁷ Ce sont, dans ces sphères où la promesse ne signifie rien, les risques de sanctions – la plupart du temps d'une manière ou d'une autre financières – qui seuls garantissent les « contrats ». La parole donnée n'a pas de sens. Un homme politique français assez important il y a quelques décennies avait d'ailleurs affirmé : « les promesses n'engagent que ceux qui les croient ».

²⁸ Claude LÉVI-STRAUSS (1949) décrit dans cet ouvrage les combinaisons logiques qui, dans diverses sociétés, réglementent l'alliance et la filiation d'une manière impérative en fonction de l'interdiction de l'inceste. Cette loi abolit par les contraintes de la nomination le fait biologique qu'elle sélectionne comme trait différentiel. On peut être père sans avoir eu de relations sexuelles avec la mère comme le montre l'avunculat.

²⁹ Lacan fonde « l'éthique de la psychanalyse » sur ce point. Le sujet doit soutenir un « bien dire » à l'égard de sa condition de sujet désirant. Pour comprendre ce dont il est question, nous pouvons évoquer comme contre-exemple celui du caprice de l'enfant – si l'on tient pour assuré que les adultes en sont exempts. Le « je veux » du caprice est la négation d'un « je désire ». En effet l'enfant suppose que s'il était comblé par un objet – dont il imagine que ses parents ou un pair ont la possession –, il n'aurait plus besoin de rien : son Être serait alors plénier, il ne serait plus aux prises avec la perte et la séparation. On remarque que, dans le caprice, la parole perd et son sens et même son efficacité, à tel point que l'enfant enrage qu'on n'ait pas anticipé l'objet de sa demande. S'il advient qu'il lui semble que l'adulte se range à ses exigences, on sait que nul apaisement durable ne pourra être obtenu.

La question du Réel

Il convient cependant de noter que plus la théorie progresse, plus elle montre que le désir peut être envisagé selon deux points de vue. Il y a le « désir de » : désir d'un objet de satisfaction (pour faire cesser la tension pulsionnelle, selon le principe de plaisir décrit par Freud dans sa première topique³⁰). Il y a le désir causé par la structure et qui peut être considéré comme effet de la rencontre du désir de l'Autre en tant que « traumatisme » – selon le mot de Lacan qui met en évidence par ce néologisme l'évidement de la plénitude de l'Être par le symbole et la violence de cette opération. Il en reste – comme on dit d'une division qui ne tombe pas juste – un objet irreprésentable et innommable : l'objet cause du désir, nommé « objet petit a³¹ ». Lacan note que cet objet peut être appréhendé par la manière dont il est prélevé sur le corps. Il reprend ainsi la question que posait Freud à propos de la pulsion perçue comme un lien – constaté mais peu défini quant à sa nature³² – entre le corps et le psychisme. L'objet cause du désir peut être repéré sous trois formes qui font écho directement aux stades pulsionnels décrits par Freud ; le sein, les excréments, le pénis. Lacan montre aussi que cet « objet » peut être détaché des besoins organiques et il complète la liste par la voix, le regard et le rien.

Les hystériques, confrontées au surgissement de la pulsion expliquaient sa survenue par l'allégation d'un traumatisme. Or le traumatisme est le moyen de ne pas accepter le « traumatisme », à tel point que le clinicien constate combien la recherche de toutes sortes de « traumas » et de déconvenues ou d'échecs dans la vie est pour certains sujets le meilleur moyen de céder sur leur désir. Ils s'inscrivent alors dans l'ordre de la jouissance qui gît dans le symptôme. Le symptôme névrotique comporte une part de jouissance qui fait obstacle à la reconnaissance du désir. Ce désir n'est pas le mien, il m'est imposé, je n'y suis pas.

Le fantasme, la jouissance

Lacan, dans la dynamique des cures, est conduit comme Freud à constater combien la parole du sujet semble ne pas pouvoir se dégager de la répétition, du ressassement et combien l'analysant ne souhaite pas abandonner le symptôme dont il se plaint. Certes le sujet demande la « guérison » et parle des anecdotes de sa vie qu'il juge importantes, mais n'est-ce pas ce qui n'est pas énoncé qui occupe le centre de ses propos ? En somme, le sujet ne cesse de tourner autour d'un objet qu'il ne peut atteindre ou dont il ne veut rien savoir. De fait, on retrouve ici une définition de l'inconscient : c'est un savoir insu. Il faut d'ailleurs bien connaître ce qu'on souhaite ne pas rencontrer pour se prémunir de l'occurrence redoutée³³.

Le fantasme est la manière qu'a le sujet de se positionner par rapport à l'objet cause de son désir. Lacan propose une écriture de cette structure : \$ ◇ a qui se lit « Sujet de l'inconscient poinçon petit

³⁰ On distingue dans la théorie de Freud deux manières de représenter l'appareil psychique qu'on appelle première et deuxième topique. La première met en place le Conscient, le Préconscient et l'Inconscient. La seconde élaborée à partir de 1920 distribue le Moi, le Surmoi et le Ça dont la plus grande part est gouvernée par les processus inconscients. Ainsi le Moi est lui-même divisé en une petite partie consciente au contact de la réalité et une grande partie dominée par les exigences pulsionnelles venues du Ça et les idéaux moraux hérités de l'éducation. Ces derniers sont d'autant plus puissants qu'ils sont plus inconscients. Cette deuxième topique implique, de manière encore plus rigoureuse que la première, que la pression de l'inconscient est présente jusque dans la volonté, le discernement supposé du sujet.

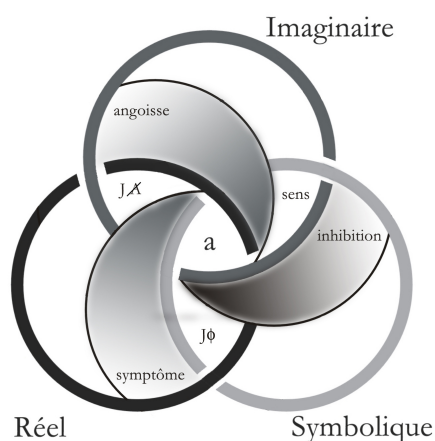
³¹ Il faut pourtant nommer cet objet « réel » pour pouvoir l'approcher de manière rationnelle, c'est-à-dire par le truchement de la parole. Lacan cherchera de plus en plus à écrire – sous forme de lettres plutôt que de mots – ce qui concerne le Réel. Ceci afin de se tenir à distance d'un surcroît de sens toujours prêt à déferler.

³² Freud, dans l'esprit de son temps, envisageait la possibilité que la pulsion soit déterminée par des « quantités d'énergie » que le psychisme ressentait comme des « poussées » menaçant l'équilibre homéostatique but du principe de plaisir. Lacan dénaturalise la pulsion qu'il voit comme un effet des coupures du signifiant sur le corps, elles sont un effet du discours de l'Autre. C'est ce qui les rend nommables, bien qu'elles tiennent au Réel. Elles peuvent être distinguées de l'ensemble des autres tensions multiples dont la matière vivante est affectée.

³³ Nous pouvons constater l'aptitude surprenante du phobique à découvrir, dans un environnement qu'on pense neutre, les indices de la présence de son objet phobogène.

(a) ». Le sujet affecté de la coupure signifiante – donc du désir imposé par le langage, ce que marque la barre sur le S – ne cesse de chercher à se situer par toutes sortes de représentations – le \diamond indique la variété de celles-ci – autour de l'objet cause du désir. Le fantasme ainsi écrit est aussi, par delà les productions protéiformes de l'inconscient, le fantasme originaire du sujet. C'est en quelque sorte la marque inaugurale de la morsure sur son « Être » du discours de l'Autre³⁴. Elle tient en quelques tronçons de mots, quelques lettres qui, pour être aussi insensées qu'imprononçables, n'en demeurent pas moins la matrice même d'où peut s'énoncer une parole singulière dans l'ordre universel et anonyme du langage.

Le terme de jouissance chez Lacan a plusieurs acceptions. En opposition au désir, la jouissance se caractérise par l'absence de limites et la contrainte de répétition, le besoin d'une excitation constante³⁵. On trouve aussi chez Lacan le terme jouissance accompagné d'un qualificatif. La jouissance phallique renvoie à la jouissance sexuelle marquée du manque puisque, que l'on soit homme ou femme, le phallus vient représenter l'incomplétude inhérente à l'ordre symbolique. Cependant Lacan considère qu'il existe une « autre jouissance » qui n'est pas toute phallique, c'est celle qui est accessible à la femme (ce dont témoignent les mystiques, par exemple). Enfin, il existe une jouissance du sens qui postule que « tout » peut être dit.



Cette économie de la jouissance est décrite par Lacan dans une sorte de nouage autour de l'objet cause du désir (objet a). On y voit représentées les trois instances de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel qui sont nouées de telle sorte autour de « l'objet a » que la coupure d'un des cercles délie les deux autres³⁶. On reconnaît aussi la triade inhibition, symptôme et angoisse dont Freud avait fait l'objet d'un ouvrage portant ce titre paru en 1926.

La jouissance phallique ($J\phi$) jouxte le symptôme. C'est ce que Freud a appris de l'hystérique qui refuse la castration, la limite de la « jouissance toute » imputée à la privation d'un organe. Le symptôme apporte cette part de jouissance.

La jouissance (de l') Autre voisine avec l'angoisse. Lacan rappelle que l'angoisse apparaît lorsque le Réel de l'objet cause du désir pourrait surgir. La position féminine – ou mystique – qui n'est pas toute assujettie à la jouissance phallique peut tenter de s'abstraire des limites de la castration en faisant du sujet l'objet de la jouissance de l'Autre.

La jouissance du sens est mitoyenne de l'inhibition. Tout peut être pensé pourvu que rien ne s'accomplisse ou que rien ne vienne démentir, *de facto*, ce qui est pensé.

³⁴ On peut noter que les rites d'introduction à la communauté humaine ont été, et sont encore, marqués de violence physique comme en témoignent la circoncision ou les scarifications rituelles. Tatouages individuels, piercing viennent sans doute pour certains palier aujourd'hui le sentiment d'incertitude quant au marquage symbolique comme sujet.

³⁵ On peut le constater dans les « nouvelles » pathologies comme les troubles de « l'hyperactivité » chez l'enfant ou les « addictions » qui n'ont pas pour objet seulement des substances toxiques, mais aussi – disent certains – le sexe, le jeu, la nourriture, toutes sortes de consommations.

³⁶ Ce nouage est dit borroméen en référence à la famille italienne de la Renaissance qui avait représenté ses liens indéfectibles avec ses alliés : un manque et tous sont séparés.

En suivant Lacan qui se référait aux mystiques, nous pourrions donner les exemples de ces jouissances et de leurs effets dans la religion qui a si puissamment modelé la civilisation occidentale au point que beaucoup de ses idéaux et de ses institutions en portent encore la marque après que les croyances se soient éteintes.

La jouissance du sens est le moteur de la théologie et de son rejeton laïc, la philosophie, qui élaborent du sens sans fin en ignorant toute sanction des faits. Dissserter de Dieu, de la Vérité, du Bien ou de la Raison n'engage à rien dès lors qu'on les pose *a priori* existants, et il n'est pas surprenant de les retrouver présents à la péroration. Toute épreuve de la consistance de l'objet de ces discours est exclue par structure.

La religion instituée se soumet à la jouissance phallique. Elle établit et administre un ordre, celui d'une jouissance permise si elle est limitée mais en refusant – autant qu'elle peut – tout rapport avec le plaisir du corps, avec l'émotion et le désir dont elle situe la cause chez *La femme*³⁷ dont la « jouissance autre » ne peut avoir pour traitement que la domination masculine, le voile et la clôture. On l'entend dans la manière totalement abstraite et décharnée dont les clercs parlent de l'Amour de l'Humanité et dont ils témoignent de façon tout à fait paradoxale en ne s'y engageant pas – au moins officiellement – par la médiation tangible et risquée de l'amour d'un autre mis à l'épreuve de la présence. La misogynie est structurellement inhérente à toute religion de même que la préoccupation phobique à l'égard de la sexualité.

La foi se situe du côté de la jouissance (de l') Autre. Elle est désordre et déraison dans la mesure où elle n'est pas toute phallique et tend à ignorer la jouissance du sens. Cette position détermine le mauvais sort que théologie et religion réservent d'emblée aux mystiques qu'elles ne reconnaissent habituellement que mort(e)s, idéalisé(e)s ou reclus(es). La jouissance mystique est une épreuve qui affecte le corps. Lacan prend soin, notamment en référence à Thérèse d'Avila, de distinguer la modalité symptomatique de conversion (hystérie) de la modalité mystique.

Le même point de vue peut être adopté pour considérer la chose politique. Du côté de la jouissance du sens, il y a l'abondance des discours à propos de la Liberté, de la Souveraineté, du Vivre ensemble, du rôle éminent de l'État³⁸. Les gouvernements – comme les religions en usent du Dieu de la théologie – se réfèrent plus ou moins à quelques-uns de ces grands principes pour instituer ou cautionner un ordre qui les sert ou, plus encore, qu'ils servent. Cette dernière tendance devient de plus en plus dominante avec le primat de l'économie où se manifestent les bornes de la jouissance phallique – jouissance de la gestion d'objets. « L'Autre jouissance » en politique est celle de la conviction, de la militance engagée qui peut aller jusqu'au sacrifice. La réflexion psychanalytique permet d'envisager – comme Freud l'avait montré, par exemple, dans *Totem et tabou*, *Psychologie collective et analyse du Moi*, *Le malaise dans la civilisation* ou encore *Moïse et le monothéisme* – les diverses structures des phénomènes de groupes et de la culture dans son ensemble.

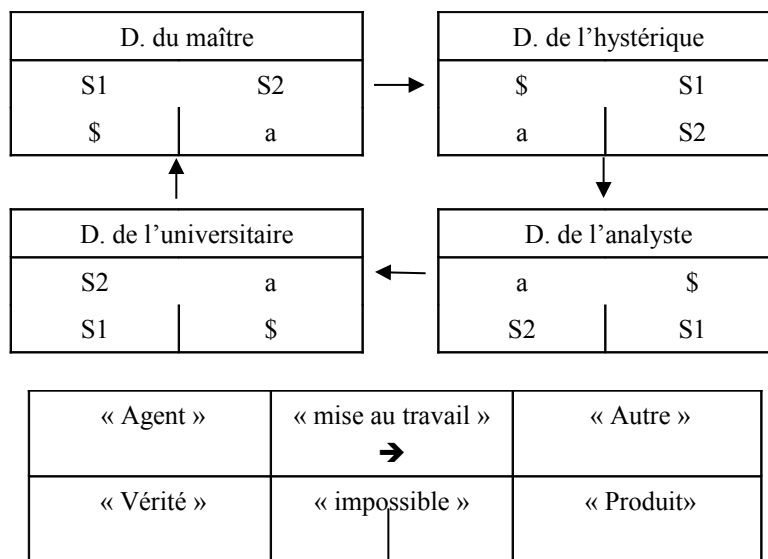
Le sujet et le social

La conception lacanienne quant à la manière dont le Réel peut être traité par le Symbolique se formalise par le mathème des *Quatre discours* – élaboré en 1969 – qui décrit quatre modalités du

³⁷ Pour Lacan *La Femme* n'existe pas. Il faut entendre que *chaque* femme n'étant pas toute assujettie à la jouissance phallique comme l'est tout sujet en position masculine, on ne peut donc pas tenir un discours général sur une « nature » de la femme, non plus que sur une norme de l'objet de son désir qu'il soit ce que possède l'homme et dont elle manquerait – le pénis – ou son succédané : l'enfant. Freud n'avait pas réussi à dépasser cet obstacle à propos de ce « que veut une femme ? ». Les religions, quant à elles, ne se sont jamais même posé la question !

³⁸ Certains de ces discours sont plus séduisants que d'autres et leurs effets dans la réalité sont tangibles. Ainsi, ceux qui promeuvent des idées « démocratiques » contraignent les gouvernements qui s'en réclament – ce qui ne signifie pas qu'ils adhèrent aux principes énoncés – à limiter l'existence de la violence d'État. L'énonciation de certains signifiants est en quelque sorte performative.

lien social³⁹ 40. Ce qui spécifie un discours n'est pas son contenu informatif, mais qui est en place d'agent de l'énonciation. Quatre agents peuvent tenir cette place qui conditionne les trois autres. Il y a le « signifiant maître » (S1), le « signifiant du savoir » (S2), le signifiant du « sujet l'inconscient » (\$) et la lettre renvoyant au Réel (a) et à la jouissance.



Le discours du maître est celui où le « signifiant maître » est mis en place d'agent. Il « met au travail » le savoir (S2). Nous pouvons le repérer – comme le fit Freud – dans la manière dont les dires du prêtre, du médecin ou du mari décrivaient la « nature » de *La femme*. Phénomènes tout à fait observables au plan conscient. Au plan de l'inconscient, se trouve produire et refoulée une sorte de « jouissance du dire », jouissance d'être le maître ou – ce qui est une découverte déplaisante de la psychanalyse – jouissance d'être objet de ce discours. Le dernier terme est en position de vérité du discours, ce qui est sa cause inconsciente : dans le discours du maître, c'est le désir du maître – il est un sujet désirant, lui aussi – dont le maître *ne veut rien savoir*. Il faut noter enfin que le produit du discours est sans terme commun avec la vérité. Ainsi, aussi grande soit la jouissance du dire ne suffit-elle pas à éteindre le désir cause du discours, lequel, en conséquence, se répète avec souvent des effets de surenchère.

Lacan suggère que le discours de l'hystérique est conditionné par celui du maître : il y répond en quelque sorte. L'agent de l'énonciation est dans ce cas le sujet marqué de l'inconscient – du fait de son symptôme. Il met au travail ce que le maître énonce. En ce sens, il ne peut qu'être subversif et susciter la répression – fût-ce à l'époque de la science triomphante par le « soin » psychiatrique. Il produit le savoir de l'inconscient que Freud a pu entendre pour la part qui vient affecter le sujet (S2 ⇒ \$). On peut noter que la théorie psychanalytique est issue de ce savoir entendu par le praticien et transmis à la communauté des analystes. Cependant, ce savoir de l'inconscient n'est pas en mesure de rendre compte de la vérité de la structure désirante (le « a » du Réel) qui est, en quelque sorte, hors sens pour chaque sujet, même si elle apparaît nécessaire à la condition d'existence du *parlêtre*.

Le discours du psychanalyste est celui qui institue en place d'agent un « tenant lieu de Réel ». Cela met au travail le sujet de l'inconscient lorsque l'analyse est mise en place sous l'effet de la souffrance ou de l'énigme du symptôme. Le produit de ce discours est le « signifiant maître » qui

³⁹ Ce sont des éléments écrits – lettres, chiffres, formules, schémas. Ils ne sont pas seulement des abréviations, mais une écriture qui doit dénoter la structure en cause dès lors qu'on s'inscrit dans le discours de la psychanalyse. Lacan souhaitait que cette formalisation permette, analogiquement au discours de la science, la transmission de la psychanalyse sans que celle-ci soit soumise aux dérives imaginaires liées à la personne qui assure cette transmission.

⁴⁰ Voir une discussion approfondie de cette question :

http://www.dessourcesetdeslivres.fr/documentssources/vers_une_th%20orie_des_discours.pdf,

opère pour le sujet, celui qui renvoie à la première coupure causée dans l'Être par le signifiant⁴¹. Cependant, cela ne vide pas l'inconscient comme certains le croient. Il reste un savoir inconscient toujours à l'œuvre, ce que montre le fait que l'analyse ne supprime pas les productions de l'inconscient telles que les rêves, les lapsus, etc.

Le « discours de l'universitaire » propose, pour sa part, de mettre le savoir en position d'agent du discours. Il en escompte une compréhension du Réel. Il fait le pari d'une possibilité de dire le Tout. Avant la naissance des sciences expérimentales et de la mise en cause de la consistance des énoncés en mathématique, le discours de l'universitaire était dominé par la recension, l'accumulation des références à tel point que le savoir était plus récuratif que porté à la découverte. Les sciences naissantes ont laissé à penser, notamment au XIX^e siècle, que la connaissance serait sans limites dès lors que la méthode « positive » serait appliquée avec rigueur et sans préjugés. On sait aujourd'hui que c'est impossible⁴². Le sujet du discours de l'universitaire est confronté à son manque à savoir qui est un trait du malaise actuellement éprouvé dans la civilisation. Malaise d'autant plus accentué que la promesse a été démesurée. Ce que le discours de l'universitaire tend à méconnaître c'est la cause qui le produit. Or ce n'est pas le savoir, mais un « signifiant maître » : « Aristote l'a dit... » et l'on voit que les sciences dures ne sont pas épargnées quand il faut ouvrir de nouveaux champs de connaissance qui mettent à mal – potentiellement – les savoirs acquis.

En considérant le mathème des *Quatre discours*, on observe bien que ce ne sont pas les énoncés qui permettent de les distinguer car, des propos similaires peuvent être tenus par la maître, l'universitaire ou celui qui s'annonce comme thérapeute. De même le sujet souffrant peut en appeler au savoir, à l'autorité, à la suggestion ou encore au « réel » du médicament ou de la manipulation du corps. Freud en avait eu l'intuition assez rapidement au début de sa pratique en renonçant à l'hypnose comme au contact physique – par exemple : la pression des mains sur le front – pour obtenir un « savoir » de la part de ses patientes.

La psychanalyse en cherchant à comprendre quelle est la position de l'énonciateur peut ainsi contribuer à reconnaître le type de discours qui régit le lien social. Le discours du maître est à l'heure actuelle de moins en moins reconnu. On lui demande de se « justifier » et c'est le savoir qui est aujourd'hui promu comme l'agent valide du discours qui fait autorité. On peut même constater que des discours tels que ceux de la « science » – qu'on désignera aussi comme scientisme⁴³ –, ou de l'expertise tendent à émerger et même à devenir hégémoniques. On le voit, par exemple, en psychiatrie ou dans l'économie et les « sciences » du *management*. Le sujet de l'inconscient est alors expulsé comme instance d'où une parole peut être énoncée, le sujet est réifié, transformé en objet de savoir ou de pouvoir. On parle de lui, mais lui parle-t-on, parle-t-il encore ? La clinique psychiatrique « moderne », certaines modalités du travail social en supportent les effets délétères.

⁴¹ « Sous quelle étoile suis-je né ? » renvoie de manière populaire à cette épreuve inaugurale. Les escroqueries des numérologues ou des astrologues et autres annonceurs de secrets prospèrent auprès des sujets inquiets – et qui ne l'est pas ? – au défaut intime de la cuirasse. Il n'est pas jusqu'à Freud qui, dans les premières années de son travail, ne s'était pris dans le transfert avec Fließ à calculer la date de sa mort en fonction de supposés « cycles naturels » et de la date de sa naissance.

⁴² C'est la science elle-même qui définit les limites du savoir auquel elle peut prétendre. Dans les sciences physiques, le « mur de Planck » impose un renoncement à connaître les événements en deçà d'une limite de temps, les travaux des mathématiciens tels ceux de Gödel ont permis d'établir qu'un système axiomatique est ou complet ou consistant, mais en aucun cas ne peut être complet et consistant.

⁴³ Il faut bien distinguer l'activité scientifique véritable et le scientisme. La science se reconnaît à ces deux conditions : elle interroge l'existence de l'objet de son questionnement, puis établit des expériences cruciales qui valident ou pas ses hypothèses. Le scientisme ne se préoccupe pas de la validité de ses objets – il se contente d'affirmer leur existence. Par exemple en essentialisant et en naturalisant des créations de son propre discours : « les marchés veulent... » ou en sélectionnant arbitrairement un paramètre parmi une constellation : « on a découvert le gène de l'alcoolisme ou des comportements antisociaux... ». Dès lors, l'inexistence de l'objet n'empêche pas d'en discourir en singeant la science. Les statistiques se prêtent bien à cet usage... « Aurons-nous une croissance de 0.1 ou 0.2% du PIB dans six mois ? ». Il serait malvenu de rappeler que les bornes de ce genre de supposition sont exposées à des écarts, à peu près irréductibles, d'environ ±3%...

En outre, un autre effet particulièrement dommageable des ces modifications discursives est de déconsidérer le débat politique qui doit animer la Cité.

Quelques questions d'actualité

Celles-ci prennent le plus souvent l'allure de critiques – voire d'une hostilité ouverte – à la psychanalyse. Elles permettent cependant, pour certaines d'entre elles, de garder vivante la recherche.

En situant l'objet de la psychanalyse et les moyens de son action dans le « champ de la parole et du langage⁴⁴ », Lacan ouvre à nouveaux frais des questions déjà présentes dans les préoccupations freudiennes.

La psychanalyse n'est pas scientifique, elle ne guérit pas...

C'est certainement la critique actuellement la plus présente dans les médias, accompagnée souvent d'une mise en accusation : elle est sans fondement scientifique et y recourir empêche d'appliquer des soins efficaces.

Deux ordres d'arguments peuvent être envisagés pour répondre à ces critiques. Ceux qui concernent sa théorie et ceux qui sont « externes » à la psychanalyse. Au rang de ceux-ci :

1. La psychanalyse n'est pas une science, certes. De même que... la quasi-totalité des activités humaines auxquelles nul, pourtant, ne semble dénier qu'elles sont rationnelles ou au moins sensées⁴⁵. La part de la science dans les actions des hommes est absolument infime.
2. Si l'on examine les apports de la psychologie expérimentale ou des neurosciences, on constate que ces connaissances n'apportent – pour l'instant – rien d'utile dans le traitement des affections psychiatriques et des souffrances psychologiques.
3. Dire que la médecine est une science n'est évidemment pas un argument exact. Elle infère – depuis très peu de temps – des actes thérapeutiques à partir de connaissances biologiques. Beaucoup de traitements restent encore inefficaces. Par contre, certains sont couronnés de succès sans que soient connus les principes de leur action. Pour les maladies mentales, l'usage massif des neuroleptiques entraîne des changements notables des comportements des malades, non sans risques et toujours accompagnés d'effets dits « secondaires ». Il semble que ce type de soins détermine des états chroniques de l'affection qui est alors contenue, mais demeure.
4. La notion même de guérison n'est, en fait, pas établie. En pathologie physique – qui peut paraître pourtant plus facilement objectivable – les notions de « traitement » et de « guérison » sont très incertaines. L'administration *ad vitam* d'insuline est sans doute un traitement mais n'entraîne aucune guérison. L'ablation d'une tumeur est-elle une guérison ? De même la connaissance des causes n'est pas le garant d'un traitement efficace. Identifier au millimètre près le siège de la lésion médullaire chez un tétraplégique post traumatique ne lui est d'aucun secours et les soins qu'on lui prodigue ne concernent pas la lésion dont il est victime.

Tous ces arguments retenus en critique de la psychanalyse ne la concernent pas plus que l'ensemble des activités humaines ou thérapeutiques fussent-elles dites scientifiques. Ils dénotent un certain manque de réflexion épistémologique ou, plus probablement et plus fréquemment, le souci de constituer les pièces d'un procès idéologique, à charge. Cependant, si les adversaires de la

⁴⁴ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage » in *Écrits*, op. cit.

⁴⁵ Non pas comme le dirait un philosophe classique assimilant raison, sens et logique ou intérêt. Mais les hommes agissent en fonction d'un sens attendu de leur action, même de manière passionnelle et contre leur avantage ; jamais, ils ne font « n'importe quoi ».

psychanalyse en avaient quelques connaissances, ils trouveraient dans sa théorie de nombreux éléments où la question de la rationalité de la psychanalyse et des limites de son action est posée, par la psychanalyse elle-même.

Que peut-on attendre de la psychanalyse en termes de « soins » et de « guérison » dans la mesure où le symptôme exprime un fantasme que l'analyse isole en ses éléments, mais ne peut réduire ?

Dans la mesure où le processus de l'analyse n'est possible que par le biais du langage, quelle peut être la condition de son terme ? Comment juger du moment de conclure ? Y aurait-il un dernier mot ?

Quels sont les pouvoirs du symbolique au regard d'éléments de l'ordre du « réel », tels que le traumatisme, la sexualité et la mort ou bien encore les déterminations physiologiques des « comportements » ou des « instincts » ?

Pour ce qui concerne la guérison, Lacan dit qu'elle vient de surcroît en empruntant cette notion à Freud. Est-ce dire que la dimension thérapeutique, présente dans le « traitement psychanalytique » selon la formule freudienne, n'est plus présente dans la conception lacanienne de la cure ? Ce que Lacan indique c'est que le projet de guérir ne doit pas être – chez l'analyste – au principe de la cure. En effet, l'analyste trop soucieux de « guérir » peut court-circuiter le travail de l'analyse en « suggérant » la sédation rapide de la souffrance, comme on le voit dans diverses psychothérapies. La « guérison » est également le nom souvent donné à une sorte de « normalisation » des comportements que le psychanalyste peut être tenté de favoriser pour voir son utilité sociale reconnue – sur le modèle de la médecine. Cette réserve de l'analyste par rapport à la « fureur de guérir » permet au sujet de donner à son symptôme des fonctions variables jusqu'au moment où elles lui deviennent inutiles ou ne le préoccupent plus.

Quand et comment finit une psychanalyse ? Selon les mots de Freud, n'existe-t-il pas le risque que l'analyse soit « interminable⁴⁶ » dès lors que la disparition des symptômes n'est pas le critère absolu de la fin du traitement ? Cette question peut d'ailleurs être l'autre face de celle-ci : quand commence une analyse ? Ce n'est pas le dispositif (fauteuil, divan, face à face) qui permet de caractériser l'analyse, même s'il en facilite l'établissement. Ce ne sont pas non plus les propos échangés – après tout, ils n'ont souvent rien d'exceptionnels au regard de ce qui peut se dire dans la confiance intime ou amicale, voire dans les « témoignages » dont raffolent les médias. Il y a des moments analytiques au long de la cure qui sont ceux où le « disque ourcourant⁴⁷ » se brise sur un mot ou un silence et suscite, par l'interprétation, un réaménagement des signifiants qui confisquent la parole de l'analysant. En cours d'analyse, la présence de l'analyste, le cadre de celle-ci, étayent le travail douloureux que l'analysant doit accomplir à ces occasions. La fin de l'analyse consiste en une double perte : celle du soutien imaginaire du transfert et celle de la perte du « mur du langage⁴⁸ » érigée contre la parole singulière.

La fin de l'analyse advient quand l'analysant fait l'épreuve qu'il est sujet du langage. Sujet nu⁴⁹. On

⁴⁶ Reproche souvent fait et qui peut, en effet, résulter d'une défaillance de l'analyste. Il ne peut se résoudre à mettre un terme à la « relation » qu'il entretient avec l'analysant. Dans ce cas, il y a un manquement à l'éthique. Cependant, les causes n'en sont pas nécessairement de l'ordre de l'intérêt pécuniaire – comme on le dit bien souvent –, mais de l'ordre « imaginaire » au sens que Lacan donne à ce terme. Le psychanalyste tend à voir en quelque trait de l'analysant un élément qui lui importe dans sa propre image et l'analysant ne manque pas d'y répondre, en miroir...

⁴⁷ Néologisme de Lacan. Il désigne par là la parole qui tourne sur elle-même et ne cesse d'être le commentaire de son commentaire à l'infini. L'analysant y parle par emprunt à la pensée commune, qu'il y adhère ou la critique. Il n'y est pas.

⁴⁸ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 282

⁴⁹ Cette nudité, les mystiques en donnent témoignages dignes d'intérêt si on les dépouille du légendaire de la croyance religieuse. Ils éprouvent comme « crucifixion » – dans le vocabulaire chrétien – la morsure du signifiant sur le corps. Il y a pour eux épreuve actuelle du « désêtre » propre à l'être parlant. C'est la condition de « l'autre jouissance » éprouvée comme effusion avec l'Être. Dommage que tout ceci accompagne ou cautionne un discours moralisateur et hostile à la vie : il faut rendre le corps abject et souffrir pour connaître la « grâce ».

peut en donner une idée en partant une assertion de Lacan dans son article « L'étourdit ⁵⁰ » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». C'est à renverser ces termes de la communication ordinaire en énonciation que doit viser l'analyse : ne pas oublier l'astreinte de la parole, le fait « qu'on dise ». L'homme est aux prises non avec ce qu'il dit, mais avec le fait du dire. S'il existe une possibilité de penser une anthropologie psychanalytique, c'est bien à partir de cette fonction de la parole dans son rapport au Réel qu'elle peut être fondée.

Son champ d'application peut être celui de l'étude et de la modélisation des « trois métiers impossibles » selon l'expression freudienne : psychanalyser – que nous pouvons étendre à soigner –, éduquer et gouverner. Ce sont trois champs par lesquels la distinction de la spécificité humaine de révèle à l'encontre des tentatives de la nier qui ne cessent aujourd'hui de se justifier de la science et du pragmatisme pour établir leurs entreprises délétères dans tous les domaines de la vie en société.

C'est ainsi que la question de la prise en charges des enfants autistes excluant la psychanalyse au profit de l'hégémonie des thérapies cognitivo-comportementales (TCC) est promue au rang de cheval de Troie d'un monde dont le fonctionnement pourrait enfin être débarrassé du sujet de la parole. Ce qui intéresse évidemment les détenteurs de la puissance publique. Le sort des personnes concernées importe bien moins à leurs yeux que la possibilité d'apporter la « preuve » que la matière humaine est malléable par la chimie, le dressage et la force.

Viennent s'y ajouter depuis peu les TDAH (Troubles Déficitaires de l'Attention avec Hyperactivité) qui font l'objet de l'attention de la Haute Autorité de Santé. Et on se sera pas surpris de savoir que ce sont de nouveau les TCC qui sont élevées au rang de thérapeutique de première intention.

La pensée psychanalytique est un lieu d'où peuvent se déterminer rationnellement des possibilités de résistance.

Gilles Herlédan
24 août 2013
corrigé le 14 février 2015

⁵⁰ J. LACAN, texte publié en 1972 in *Scilicet*, puis dans *Autres écrits*, Le Seuil, 2001, p. 449-495.